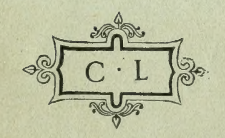
PAUL BENAZET & PHILIPPE ABOUT

SIMONE

PIÈCE EN DEUX ACTES



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

SIMONE

PIÈCE EN DEUX ACTES

Représentée pour la première fois, sur le théâtre de la RENAISSANCE, le 25 avril 1902.

Il a été tiré à part vingt-cinq exemplaires sur papier de Hollande numérotés.

PAUL BENAZET & PHILIPPE ABOUT

SIMONE

PIÈCE EN DEUX ACTES



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

et je me mets à l'ouvrage, heureux de trouver ce nouveau prétexte pour parler d'un sujet qui m'est cher...

... Je m'imagine qu'un écrivain arrivé — un de ceux que nous considérons, nous autres, les jeunes, avec une respectueuse envie — ne peut songer à sa première œuvre sans un sourire complaisant.

Pour ma part, lorsque, sur cette page blanche je trace les lettres de ce mot :

« *Simone* »

il me semble que j'écris le nom d'une amie dont je connais à merveille, non seulement les traits, mais surtout l'âme faite un peu des mêmes pensées, des mêmes sentiments que la mienne.

« Simone » est pour nous plus qu'une idée, presqu'un être vivant formé de nos rêves. Nous l'avons élevée, comme ferait un père pour une enfant très aimée, en l'entourant de la sollicitude la plus tendre.

Que de jours nous avons vécu en compagnie de cette idée. Nous la trouvions intéressante, artistique, pure, nous figurant que le monde entier découvrirait facilement les grâces dont nous la croyions suffisamment parée. Aussi l'avons-nous présentée sans crainte au public parisien.

Elle nous revient aujourd'hui; mais ce n'est plus la jeune fille dont la fraîcheur nous charmait autrefois; c'est une femme dont l'expérience est faite et que

des milliers de regards ont jugée pendant de nombreuses soirées. Beaucoup ont accordé quelque mérite à notre petite « Simone » ; nous devons cependant constater que la critique lui a découvert certains défauts que nous étions loin de lui soupçonner — et si notre première pièce réussit quand même à s'attirer des éloges, ils ne furent évidemment pas ce que notre paternité désirait, et attendait même avec quelque confiance...

Cet aveu n'implique nullement que nous nous sommes inclinés devant toutes les objections qu'on a bien voulu formuler sur le fond et sur la forme du drame.

Ainsi : le sujet lui-même fut discuté.

On lui a reproché de n'être « qu'un étrange fait-divers » — et de n'offrir « aucun dénouement satisfaisant possible... »

Un étrange fait-divers ! Le mot nous a touchés.

Il est clair que sans le viol qui termine le premier acte, il n'y aurait rien ; mais il n'est pas juste de dire : « Puisqu'il n'y aurait rien sans le viol : ce viol est toute la pièce. »

Il serait absurde de prétendre (toutes proportions gardées naturellement) qu'Eschyle, dans « Agamemnon » n'a fait que développer un fait-divers, assez banal en somme — Clytemnestre femme adultère se débarrassant de son époux pour vivre ensuite avec son amant —

qu'Euripide dans sa « Némésis » ne s'est intéressé qu'à une superstition, que dans « Macbeth, » il n'y a que le meurtre de Banquo.

— Non : ce qui doit attacher uniquement, il me semble, ce n'est pas le fait en lui-même, toujours secondaire — à moins qu'il ne s'agisse d'un mélodrame digne de l'Ambigu — mais l'idée, l'étude de morale, de psychologie, la discussion philosophique en un mot qui suit ou accompagne l'action brutale.

Pour que les sentiments puissent devenir violents, et prêter, par conséquent, à un examen facile au théâtre — (il est admis une fois pour toutes — je pense — qu'il faut au théâtre un certain grossissement des faits,) il est nécessaire

que les personnages de la pièce, par un accident singulier, un événement inattendu soient amenés : *non pas à sortir de leur caractère* — voilà où est le point essentiel — *mais au contraire à y rentrer*, et cela, sans s'en douter en quelque sorte.

Je précise : voici un honnête bourgeois, habitué à considérer l'existence comme un défilé charmant de jours paisibles. Il est entouré de ses parents qui l'ont élevé, gavé, pensionné. Il arrive à l'âge où l'on marie les hommes de sa caste — pardon : de son monde. — Jusque-là tout est simple dans sa vie : il n'a qu'à se laisser conduire doucement de bras en bras, jusqu'à la mort.

Tout ce qu'il peut prévoir dans ses

cauchemars les plus pénibles, c'est, au plus une perte sèche à la Bourse un jour de grosse guigne : cet homme ne se connaît pas lui-même, et personne autour de lui ne le connaît tel qu'il est. Imaginons maintenant que, dans cette âme paisible se déclare soudain une de ces grosses maladies qui exaspère les facultés : un violent amour par exemple. Si la passion répond à la passion, tout ira bien; mais que la femme vienne à tromper le naïf, et tout le vernis dont il était couvert, que l'éducation lui avait fourni pour lui donner l'air inoffensif que l'on admirait, ne tardera pas à craquer de toutes parts pour laisser surgir un être nouveau : instinctif celui-là. Le loup qui se cachait sous les apparences du

mouton montre les dents. L'homme saisi par la jalousie, la haine ou la colère devient sans transition un animal extrêmement dangereux, rusé et féroce. Il se révèle seulement alors tel que le sang l'a créé, et seulement alors : *il est vrai.*

Si l'on veut bien admettre que cette théorie a quelque apparence de vérité — (et je crois qu'il serait difficile de la rejeter *a priori* dans son ensemble,) on m'accordera qu'il peut suffire, pour rendre l'intérêt très vif — de troubler par un accident imprévu, la sérénité des personnages placés *intentionnellement* au début de l'action dans un état de satisfaction béate.

Le coup porté par le hasard sera

rude, pour que des sentiments neufs éclatent dans les âmes transformées, dépouillées brusquement de la bonhomie factice dont, je le répète, une éducation conventionnelle les avait jusqu'alors remplies.

Au lieu d'une grisaille, on aura sous les yeux un tableau où les premiers plans se détacheront à merveille sur un fond sombre.

L'étude principale, dramatique, et selon moi, attrayante, consistera à suivre pas à pas les modifications qu'un événement brutal amènera sans aucun doute dans les actes, les paroles, les pensées de ceux que la fatalité, si souvent cruelle, atteint dans l'endroit le plus sensible de leur cœur.

Le public — cela est certain — doit exiger la vraisemblance de ce que j'appellerai le *fait déterminant.*

Mais, qu'importe la rareté ou la fréquence du fait s'il est seulement possible ?

Or l'aventure de « Simone » est réellement arrivée. Nous avons même dû en atténuer les effets dans de notables proportions pour ne pas nuire par le pathétique du drame à l'étude psychologique qui seule mérite quelque attention.

En quelques mots, voici l'histoire.

Le vicomte Fernand de V... épousait, il y a une vingtaine d'années, mademoiselle Simone de la S... La lune de miel des deux époux brilla en Italie. Ils visi-

tèrent la Toscane et Rome. Ensuite les amoureux résolurent d'aller en voiture jusqu'à Naples... La campagne et les Monts Albains qu'il fallait traverser, sont peu sûrs même aujourd'hui. A cette époque, ils étaient fréquentés par certaines gens dont le but principal de la vie consiste à assurer la leur aux dépens de celle des autres. Un attaché d'ambassade avait essayé de détourner M. et madame de V... de continuer leur voyage dans les conditions qui les tentaient. Il avait parlé de brigands... La jeune femme avait souri... Des brigands !... mais tant mieux ! Il y aurait au moins un peu d'imprévu dans leur excursion. C'est si amusant d'avoir peur ! — Et puis, on serait armé, on

saurait se défendre... Le couple se mit donc gaiement en route, un beau matin, comptant le soir coucher à Albano... Malheureusement, ils furent arrêtés, avant la nuit, par des bandits, qui, pour commencer, les dépouillèrent...

Ensuite... ensuite... le mari fut attaché à un arbre et soigneusement bâillonné, tandis que sa femme s'évanouissait bel et bien. (Ne vous avais-je pas dit, que Simone avait infiniment d'esprit.)

Cette syncope était ingénieuse dans l'occurrence, car les voleurs, dans la force de l'âge, furent d'une terrible amabilité.

Fernand qui voyait tout, ne pouvait rien.

Comment ne mourut-il pas de honte, de jalousie ? je ne sais. — Toujours est-il que la nuit n'était pas encore achevée lorsqu'un bruit de grelot annonçant une voiture, l'alerte fut donnée, et les bandits s'enfuirent. Fernand et Simone, bientôt délivrés, rentrèrent à Rome où madame de V... tomba gravement malade.

Elle accoucha plus tard d'une fille. Le petit être mourut sans doute en venant au monde. Ce qu'il y a de sûr : c'est que sa mère ne le vit jamais. Après cette aventure, Fernand changea de caractère. On affirme que sa femme était devenue pour lui un objet d'horreur.

Quant à elle, tous ceux qui connaissent cette histoire vraie, n'ignorent pas

qu'elle termina son existence solitaire dans un château perdu au fond de la province.

J'avoue que je viens de rapporter un simple fait-divers. J'ai même éprouvé un certain embarras à me lancer dans une pareille « histoire de brigands. »

Offenbach les a dépréciées à tout jamais.

Dernièrement cependant, j'ai appris qu'une aventure semblable était arrivée aux environs de Paris.

Une jeune femme se promenait avec son mari, et traversait un bois à la nuit tombante. Des rouliers arrêtèrent le ménage, et pendant que l'un d'eux terrassait l'homme et le blessait grièvement, les autres profitaient de la femme

sans qu'il lui fût possible de se défendre. L'affaire s'ébruita, malgré tous les efforts qui furent tentés pour la garder secrète. L'époux était en cela de l'avis de Montaigne qui déclare que, le « *caractère de la cornardise étant indélébile, le chastiment l'exprime plus encore que la faute. Il ne faut donc pas arracher de l'ombre et du doute nos malheurs privés pour les trompetter en des échafauds tragiques.* »

Le conseil est sage, assurément ; mais, le moyen d'en tenir compte lorsque l'instinct se réveille sous la morsure du doute. Il se peut que des hommes aient assez d'empire sur eux-mêmes pour conserver dans leur âme, sans rien en laisser échapper, le poison rongeant de

la jalousie. Il faut les admirer ceux-là, à moins qu'on ne les plaigne. Le petit « Madou-Ghézo » de Daudet n'est-il pas d'avis que « si pauvre monde n'avait pas soupir, pauvre monde mourir étouffé. »

Lorsque que le cœur humain est trop chargé de peines, il ne peut se soulager qu'en laissant des larmes se répandre.

C'est pour cela que le mari de « Simone » dans un moment de jalousie exaspérée n'a pu se retenir de crier son doute injurieux à sa femme tremblante. Quelques personnes ont critiqué la cruauté de « Jean » qui, ne pouvant maîtriser sa jalousie n'a pas craint d'abandonner son foyer.

Je dois reconnaître que je n'ai pas compris cette désapprobation.

il me semble que c'est un sentiment si naturel en amour — le plus beau de tous peut-être — que ce désir impérieux d'une possession unique. Plus on aime, plus on doit se sentir déchiré par la certitude de la chute.

Mais, demandera-t-on, est-il possible d'accuser une femme lorsqu'elle n'a pas consenti ? — Evidemment non. Cependant, après la naissance d'un enfant douteux, comment ne pas revoir chaque jour une scène atroce ?

Que reste-t-il donc pour échapper au supplice du souvenir ?

— Rien : si ce n'est la *fuite*.

Provins, 22 juin 1902.

Paul Benazet.

SIMONE

ACTE PREMIER

La scène représente le salon d'un château. Au fond : de grandes fenêtres donnant sur le parc dont on aperçoit les arbres au feuillage rougi par l'automne.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME NORMANT, LE CURÉ.

Ils sont assis à droite et à gauche d'une cheminée où brûle un feu clair. Elle s'occupe à de menus ouvrages. Le curé écoute tout en se chauffant les mains.

MADAME NORMANT.

Dans la solitude où j'ai vécu depuis mon veuvage, j'ai su comprendre ce que vos conseils cachaient de vérité profonde. Aujourd'hui, je suis suffisamment récompensée de mes efforts et je me contente sans amertume, sans regrets inutiles, de me réjouir du bonheur que ma fille a maintenant trouvé. (Avec une pointe d'orgueil et un sourire.) N'est-ce pas, monsieur le curé, que ma petite Simone était un beau cadeau à faire à un mari?

LE CURÉ.

Oui, madame, pour ça oui!... vous pouvez l'affirmer sans crainte, mademoiselle... non pardon, madame votre fille est la plus digne épouse du département, et comme je le disais le jour où j'ai béni cette union (déjà trois mois... comme le temps passe) c'est une vraie consolation,

une vraie joie pour un pasteur de voir un homme si distingué, si brillant par son intelligence, épouser une femme qui est le modèle vivant de toutes les vertus... En vérité, lorsque Salomon au troisième verset du vingtième chapitre dit que... que... Je ne me rappelle plus bien, que...

MADAME NORMANT, riant.

Ne cherchez pas si loin, monsieur le curé. Il me suffit tout bonnement d'être sûre que ma chérie est non seulement mariée, mais bien mariée. Depuis vingt ans, je n'ai fait que penser à établir solidement le bonheur de Simone. J'ai atteint mon but. De sorte que je vois arriver la vieillesse sans les appréhensions que je concevais jadis.

LE CURÉ.

Ce ne sera que justice. Vous recueillez enfin le fruit de votre sollicitude.

MADAME NORMANT, *avec un sourire.*

C'est-à-dire que j'espère terminer ma vie moins tristement que je ne l'ai commencée et m'éteindre un jour doucement entourée de mes enfants et de nombreux petits-enfants !

LE CURÉ.

En tout cas, je ne vous oublie pas, chère madame, tous les jours je prie longuement pour votre bonheur à tous et le ciel exaucera nos vœux, n'en doutez pas. Vous êtes connue là-haut... Ah ! lorsque je suis venu dans cette paroisse ! Quelle misère, grand Dieu ! Quels pauvres gens ! Aujourd'hui tous ont largement de quoi vivre, et c'est à vous qu'ils le doivent.

MADAME NORMANT.

Je venais de perdre mon mari, l'existence me semblait si lourde, seule avec mon enfant dans

ce pays désolé, que je n'ai pas eu grand mérite à prendre en pitié le malheur des autres.

LE CURÉ.

Parfois même avez-vous été plus charitable qu'il n'était nécessaire.

MADAME NORMANT.

Comment cela, monsieur le curé?

LE CURÉ.

Faut-il vous rappeler l'histoire des Claude Thomas?... Elle ne date que de l'an dernier cependant. Vous les avez visités sans me demander conseil, et vous avez cru remplir une huche vide alors qu'elle était pleine d'objets dérobés.

MADAME NORMANT.

J'admets que l'on puisse se tromper par hasard, mais il vaut mieux égarer une offrande que de perdre une occasion de faire le bien.

LE CURÉ, *très amicalement dit.*

Permettez-moi cependant de trouver que parfois vos dons pourraient être mieux placés.

MADAME NORMANT.

Que voulez-vous dire?

LE CURÉ, *souriant.*

N'avez-vous pas hier encore, fait parvenir une somme d'argent bien trop considérable à ces bohémiens établis dans la clairière?...

MADAME NORMANT.

Comment, monsieur le curé! De si pauvres gens!

LE CURÉ.

Mais, madame, vous ne les connaissez pas! Ils n'ont ni religion, ni moralité; ils se marient entre eux sans consulter le Bon Dieu, et mettent le diable avant lui dans leurs affaires. Allez

donc, ce soir dans leur campement et dites-leur que vous êtes leur bienfaitrice. S'ils baisent alors le bas de votre robe, soyez persuadée qu'ils couperont bientôt votre poche.

MADAME NORMANT.

Oh! monsieur le curé!

LE CURÉ.

Enfin, madame: pensez d'eux tout le bien qu'il vous plaira! pour ma part je préférerais qu'ils fussent déjà loin, car le pays n'est plus sûr depuis que les chemineaux sont dans le bois, et si ces gens-là font le mal... un jour...

MADAME NORMANT.

Ce ne sera pas une raison pour m'empêcher de leur faire du bien, et malgré tout ce que vous pourriez me dire, j'irais n'importe où, s'il le fallait, pour soulager des misères au nom de la

charité... Mais laissons cela... Je suis persuadée que vous êtes au fond du même avis que moi, et je ferais mieux au lieu de discuter avec vous (Elle se lève.) d'aller prévenir nos amoureux de votre visite. Ils ne savent pas que vous êtes arrivé, sans quoi ils seraient certainement ici.

LE CURÉ.

De grâce, n'en faites rien, chère madame. Je crois les avoir aperçus dans le parc, et j'ai pris grand soin qu'ils ne voient pas ma tête blanche. Les vieillards font peur à la jeunesse!

MADAME NORMANT.

Du tout, du tout, je vais les appeler, ils m'en voudraient trop sans cela. Vous devriez bien savoir cependant que tout le monde vous aime ici, à commencer par mon gendre qui ne parle que de vous et de son ami le docteur. Hormis vous deux, il ne veut voir personne (sa femme

exceptée bien entendu.) D'ailleurs, ils ne doivent pas être loin. (Fausse sortie, elle passe près de la fenêtre.) Tenez, les voici. Ils sont dans l'allée des tilleuls, et se dirigent vers la maison.

LE CURÉ.

Alors, laissez-les venir lentement jusqu'à nous sans interrompre leur entretien. De jeunes mariés ont tant de confidences à se faire !

MADAME NORMANT, toujours regardant.

Vous avez raison. Il lui parle bas... tout près... et elle... l'écoute sans répondre... mais je crois bien qu'elle sourit. Oh ! venez voir, monsieur le curé, venez voir comme ils sont beaux tous les deux.

LE CURÉ, se lève et va regarder à côté de madame Normant.

C'est peut-être indiscret ?.. Je ne sais si vraiment... Je n'ose...

MADAME NORMANT, tout bas et vite.

Venez ! venez !.. Ils paraissent tout dorés par les rayons du soleil... Ils s'avancent d'un pas égal et si gracieusement !.. Il lui prend la main... Est-ce admirable la jeunesse !

LE CURÉ.

C'est vrai ! Ils marchent avec insouciance sur les feuilles mortes.

MADAME NORMANT.

Le printemps peut-il s'inquiéter de l'automne ? Mais comme elle lève les yeux vers lui, avec confiance... avec amour !.. En vérité, je me sens jalouse !..

LE CURÉ.

Ils ne sont que pureté, et j'admire de toute mon âme ce couple comme j'admire une belle

œuvre de Dieu. Oh!.. ils se sont embrassés!

Le curé revient près de la cheminée.

MADAME NORMANT, riant et venant s'asseoir.

Ne regardons plus alors! Peut-être avons-nous été un peu curieux. Qu'en pensez-vous?

LE CURÉ, confus.

Je le savais bien!.. c'est un péché... sûrement.

MADAME NORMANT, souriant.

Vous serez pardonné, monsieur le curé, croyez-moi. C'est ma faute, ma très grande faute!.. Je me repens de tout mon cœur. Mais parlons vite d'autre chose; ils viennent, et s'ils se doutaient que nous les avons aperçus, c'est alors que nous commettrions un gros péché.

SCENE II

MADAME NORMANT, LE CURÉ, puis JEAN, SIMONE.

MADAME NORMANT, très vivement.

Vous disiez donc qu'elle est bien malheureuse, monsieur le curé.

La porte s'ouvre — Simone et Jean entrent rayonnants, l'un contre l'autre. — Un temps.

JEAN, gaîment.

Monsieur le curé... j'ai bien l'honneur de vous présenter mes respects.

SIMONE.

Vous étiez peut-être là depuis longtemps? (A sa mère.) Maman! Pourquoi ne pas nous avoir prévenus?.. Ce n'est pas gentil...

LE CURÉ.

C'est moi, mes chers enfants, qui ne voulais pas vous déranger. Je tenais compagnie à madame votre mère. La journée est si belle... Il faut vous laisser profiter des beaux jours.

SIMONE.

Oh! pour nous il n'y aura que de beaux jours, n'est-ce pas, Jean?

JEAN.

Je ferai tout au monde en tous cas, Simone, pour que la tempête, s'il y en a jamais, passe loin de ta tête chérie!

MADAME NORMANT.

Et puis. d'ailleurs, nous parlions des pauvres de Montigny. Mes enfants, ce sont nos petites affaires à monsieur le curé et à moi... Cela ne regarde que nous deux !

SIMONE.

Mais cela me regarde également : Il me semblait bien que vous parliez d'une femme malheureuse quand je suis entrée. Je ne puis être gaie, s'il y a encore des souffrances à soulager. Dites-moi de qui il s'agit ?

LE CURÉ, embarrassé.

Je ne sais... Ce sont...

MADAME NORMANT, l'interrompant pour le secourir.

Ce sont les Martin : une femme phtisique, un mari blessé à l'usine, trois enfants laissés à l'abandon et rôdant sur les routes...

SCÈNE III

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, entrant sur la dernière phrase.

... Rôdant sur les routes... Il ne peut s'agir que de moi. Je roule depuis ce matin et, ma foi, j'avoue que je suis très fatigué. (Il s'avance pour s'incliner devant madame Normant. Tout le monde se lève. — A Simone.) La plus jolie mine du monde! (Elle sourit. — Galamment.)... et le plus gracieux sourire.

JEAN, riant.

Monsieur le docteur, je te défends de faire la cour à ma femme!

LE DOCTEUR.

Tu ne m'empêcheras pas de dire qu'elle est aussi belle que bonne. Ce ne sont pas des compliments, mais de l'histoire. Monsieur le curé lui-même ne me contredira pas. J'espère que cette fois au moins nous serons du même avis.

LE CURÉ.

Certes... certes... (En hochant la tête. — A la jeune femme.) Un ange véritable, un ange du bon Dieu descendu sur la terre.

MADAME NORMANT.

Monsieur le curé qui entreprend aussi de faire la cour à ma fille !

LE CURÉ, confus.

Oh! madame, comment pouvez-vous supposer...

SIMONE, riant.

On ne suppose pas... mais si vous continuez

sur ce ton je saurai bientôt me fâcher. (Au docteur.) D'ailleurs, nous parlions de choses très sérieuses, et l'arrivée de ce coureur de grands chemins a tout interrompu.

LE DOCTEUR.

Au diable ne plaise! (Geste du curé.) Pardon, monsieur le curé. A Dieu ne plaise! ne vous gênez pas; je sais être sérieux quand il est nécessaire.

SIMONE.

C'est ce que nous allons voir.

JEAN, avec une légère ironie.

Oui... A la rigueur, il pourra rester cinq minutes sans interrompre.

LE DOCTEUR.

Cinq minutes! C'est bon. Du diable! pardon, de Dieu! si je dis un mot jusqu'au dîner.

Il prend une brochure et s'enfonce dans un fauteuil.

SIMONE.

Vous êtes bien ainsi ?

Le docteur fait un geste de la tête signifiant : Oui.

SIMONE.

Alors, maman, que disais-tu ? Une femme phtisique, trois enfants, pas de pain.

JEAN.

Quelle pitié ! — Mais comment remédier à une si grande misère ?

Le docteur prête l'oreille.

LE CURÉ.

Ma foi, ils ont besoin de tout. — Il leur faudrait du bouillon, des jupons de laine pour les petites, que sais-je ? Pour comble de malheur, le mari vient de se casser la jambe à l'usine.

LE DOCTEUR.

Parbleu ! ce sont les Martin !

JEAN.

Quand je vous le disais. Ça y est ! il a parlé !

LE DOCTEUR.

Mais c'est tout naturel, c'est bien le signalement. Me suis-je trompé ? D'ailleurs je viens de chez eux.

SIMONE.

Allons, docteur ! vous êtes excusé, et je vous donne la parole.

LE DOCTEUR.

L'histoire n'est pas longue — et s'il est vrai que les heureux n'ont pas d'histoire, les malheureux souvent n'en ont pas davantage : Le mari, quarante ans, infirme et sans travail. La femme, phtisique, mourante ; des enfants presque nus et la huche vide. — C'est tout... et j'ai dit !

SIMONE.

Et tout cela près d'ici ?

LE DOCTEUR.

Pas très loin, derrière le bois.

SIMONE, elle court à la fenêtre.

Là-bas, sans doute... cette fumée légère qui monte au-dessus des arbres ?

JEAN, regarde également.

Là-bas, oh ! non. C'est plus à droite.

LE DOCTEUR.

La fumée que vous voyez vient d'un campement de chemineaux qui s'est établi, il y a trois jours à peine, dans la clairière.

LE CURÉ.

Des gens bien peu recommandables, par ma foi.

MADAME NORMANT.

Encore, monsieur le curé !

SIMONE.

Mais où donc habitent les Martin ?

MADAME NORMANT.

Tu sais bien, près de la route des Barres.

SIMONE.

Ah ! je vois !... une maison de misère et de deuil. Pauvres gens ! (A son mari.) Nous serons leur consolation, leur gaieté, leur rayon de soleil, n'est-ce pas, Jean ?

JEAN.

Comme tu t'exaltes, ma petite fée bienfaisante ! (A tous.) Est-ce admirable d'avoir une femme si charitable !

SIMONE.

Ne plaisante pas. — Pense que là-bas on a peut-être faim.

JEAN.

Oh! mon Dieu! veux-tu donc me faire courir dès aujourd'hui chez ces braves gens?

SIMONE.

Oui, n'attendons pas; on ne remet pas au lendemain une bonne action, n'est-ce pas, monsieur le curé? Viens avec moi!

LE DOCTEUR.

C'est la fin de la tirade. — (Ironique.) « Viens avec moi. » A nous deux les bois ombreux, les charmilles aux odeurs enivrantes... Tu m'aimes! Je t'adore! — Tu es ma vie, tu es mon tout. — On marche entre deux baisers en jouissant du bonheur d'être riche et heureux... La charité suit comme elle peut en portant aux pauvres les petits cadeaux choisis par l'amour.

SIMONE, exaltée.

Vous ne savez pas ce que vous dites. — Ne

riez pas. Je ne pourrai pas m'endormir ce soir en songeant qu'il y a près de moi qui suis « riche et heureuse » des êtres qui ont froid, qui ont faim, et des mioches qui pleurent !.. La vie m'a tant gâtée que je me sens le devoir de gâter les autres ! C'est si facile d'être bon quand on est heureux !.. Heureux, nous voulons que chacun le soit autour de nous, n'est-ce pas, Jean ? (Avec une idée subite. Se tournant vers le docteur.) Eh bien ! non, docteur, ce ne sera pas une promenade d'amoureux, pas de baisers enivrants sous les bois ombreux, non, monsieur, — j'irai seule, comme autrefois, porter à ceux qui souffrent et sans autre pensée qu'eux-mêmes — quelques douces paroles et beaucoup de bon pain.

JEAN, ironique.

C'est on ne peut mieux ! Mais crois-tu donc que je vais te laisser partir seule ?

SIMONE, *énergiquement.*

Oui, seule pour me mortifier!

LE CURÉ.

La charité a plus de prix lorsqu'elle s'accompagne d'une privation.

SIMONE, *mettant son chapeau.*

Comprends donc, petit mari, qu'il faut que tu me manques!.. Si tu crains quoi que ce soit pour ta femme, c'est tout au plus si je permettrai à maman de m'accompagner jusqu'à la porte du parc. — Le reste me regarde, mais pour aujourd'hui seulement, entends-tu bien, je ne veux pas de toi! — N'est-ce pas, maman, que j'ai raison?

MADAME NORMANT.

Oui, je t'approuve, — le temps de prendre mon manteau et je suis à toi. — Dépêchons-

nous, le soleil baisse. Il vaut mieux que tu sois rentrée avant la nuit. Et la nuit viendra vite...

SIMONE.

A tout à l'heure, messieurs,.. vous permettez, monsieur le curé ? — Au revoir, toi ! — (Un baiser rapide du bout des doigts à son mari.) Songe que je travaille pour notre bonheur !

LE CURÉ.

Le ciel n'est jamais ingrat pour ceux qui font le bien.

Sortie de Simone.

JEAN, ouvre la fenêtre pour suivre du regard.

Au revoir, petit chaperon rouge !

SIMONE, voix lointaine.

Au revoir, petit mari ! — Tu sais, je n'ai pas peur du loup...

SCÈNE IV

JEAN, LE DOCTEUR, LE CURÉ.

Jean reste à la fenêtre et suit sa femme des yeux.

LE DOCTEUR, allume une cigarette, sourit, et avec une pointe d'ironie et une interrogation.

Tu l'aimes ?.. (Le curé éternue bruyamment.) C'est parfait. — Mais tu l'aimes au point de faire enrhumer tes amis, ce qui est beaucoup moins bien.

JEAN, referme la fenêtre et revient.

Oui, je suis tout à ma joie d'aimer... de sorte qu'il me semble que cette femme toute

jeune, si charmante, si exquise, emporte avec elle le meilleur de mon âme dès qu'elle s'éloigne seulement de moi.

LE DOCTEUR, *un peu sceptique.*

Tu es un homme bien heureux, je ne songe pas à le contester.

JEAN.

Et ce que tu vois ne te donne toujours pas l'envie de suivre mon exemple?.. Tu veux mourir dans la peau d'un célibataire?

LE DOCTEUR.

S'il n'en reste qu'un je serai celui-là et monsieur le curé ne me mariera pas plus que je ne le marierai. C'est bien certain.

LE CURÉ, *se réveillant comme en sursaut.*

Que dites-vous? Bonté divine! me marier?

LE DOCTEUR.

Non, non, monsieur le curé, ne vous tourmentez pas!... Il est question au contraire pour nous deux de ne jamais faire cette bêtise. — N'est-ce pas qu'on se porte très bien sans se marier?

LE CURÉ.

Bah! bah! je vois bien que vous avez l'intention de me plaisanter encore!... Cette conversation ne me regarde pas. — Et puisque la partie de domino me paraît compromise ce soir, je vais penser tout seul à mes affaires.

LE DOCTEUR.

Nous savons ce que parler veut dire. Bonne nuit, monsieur le curé!

LE CURÉ, *veut protester.*

Mais... vous faites erreur...

JEAN.

Ne craignez rien... On vous réveillera pour le dîner. (Mouvement de tête du curé.) Et même avant... cette bonne partie de besigue avec ma belle-mère... Qu'en dites-vous? monsieur le curé.

LE DOCTEUR, ironique.

Tiens, mais au fait... Tu as bien la tête de quelqu'un qui fait la partie de sa belle-mère quand M. le curé n'est pas là.

JEAN.

Pourquoi pas? Tu me fais pitié! Pour attaquer le mariage en lui-même, tu ne trouves rien de plus neuf que la plaisanterie classique sur les belles-mères. C'est d'un pauvre!... D'ailleurs tu n'entends rien à tout cela.

LE DOCTEUR.

Mon cher! Si je ne me marie pas, c'est juste-

ment parce que j'ai trop approfondi la question.

JEAN.

Tu as disséqué... tu n'as rien approfondi.

LE DOCTEUR.

Comment, disséqué? Je n'ai fait que regarder ce qui se passait autour de moi, et j'ai su profiter des exemples que les hommes m'ont donné galamment... sans que je le leur demande et surtout sans qu'ils le veuillent. Tant pis si mon bonheur présent est le fruit du malheur des autres.

JEAN.

Merci — on ne peut pas être plus aimable !

LE DOCTEUR.

Voyons, tu sais bien que je ne parle pas pour

toi. Il y a des exceptions en toutes choses. Ce n'est pas une raison cependant parce que tu as rencontré la femme idéale pour que j'aie bientôt la même chance.

JEAN.

Je ne suis nullement de ton avis : les honnêtes femmes ne manquent pas plus que les maris parfaitement heureux.

LE DOCTEUR.

Il se peut qu'il y en ait beaucoup ; mais qui me dit que je serais de ceux-là ?... Ecoute une histoire banale, mais véridique : Un de mes amis vivait paisible dans une petite ville de province... il reporta sur un enfant chéri de toute son âme, l'amour profond qu'il avait nourri jadis pour sa femme morte après deux ans de mariage. Sa vie avait un but : faire de cet en-

fant un brave homme, digne du nom qu'il portait... L'enfant n'était pas de lui ; il le découvrit un jour par le plus commun des basards...

JEAN.

Et puis?...

LE DOCTEUR.

Et puis?... Il s'est tué tout simplement.

JEAN.

Je ne vois toujours pas où tu veux en venir?

LE DOCTEUR.

A ceci : Que l'aventure est fréquente... Parfois elle finit tragiquement... Je t'accorde que c'est l'exception ; le plus souvent les maris ne savent rien : cependant comme je n'ai pas la prétention d'être plus invulnérable que les autres. comme

rien ne me prouve que je serais le seul à boire dans mon verre, alors...

JEAN.

Alors tu te contentes de boire dans le verre des autres ; c'est plus commode. — Mais parfois tu risquerais de perdre ton temps, car je suis absolument sûr, entends-tu, qu'un homme peut avoir un foyer bien à lui — s'il a soin de se marier dans certaines conditions de milieu et d'esprit avec une jeune fille dont il a étudié attentivement le caractère et les goûts... Il ne faut pas, cela est certain, qu'il la délaisse après l'avoir épousée, comme tant d'autres le font. La solitude est mauvaise conseillère. Cela ne se discute même pas. — D'ailleurs, y a-t-il quelque chose de plus charmant que de cultiver une âme délicate et confiante, toujours prête, quoi que tu en dises, à écouter les conseils d'un homme qui

lui a enseigné le secret même de la vie. Quelle jouissance unique que de sentir sa femme se rapprocher chaque jour de ce qu'on désire qu'elle devienne!

LE DOCTEUR.

Et si l'on ne peut arriver à faire vibrer cette âme étrangère? Crois-tu peut-être que l'ami dont je t'ai parlé n'avait pas la certitude d'avoir conquis à tout jamais le cœur de sa femme.

JEAN.

Je n'en sais rien. — Ce dont je suis sûr, c'est de sentir battre aujourd'hui près du mien un cœur où je lis comme dans un livre. Je ne puis tout te dire, j'aurais à te livrer trop d'idées intimes, et il faudrait laisser venir des mots qui doivent seulement être murmurés entre deux baisers.

LE DOCTEUR.

Je ne te savais pas si grand éducateur !... J'exagérais... Pour ma part, j'ai quelquefois cherché sans en avoir l'air un compagnon féminin... J'ai cru trouver, mais je me suis toujours aperçu, — heureusement à temps, — que je n'avais pas été compris, que la jeune fille m'avait écouté distraitement, sans que son cœur me paraisse devoir répondre plus tard aux élans du mien.

JEAN.

C'est que tu n'as pas eu le courage de tenter l'aventure. Quant à moi, j'ai eu l'intuition que je trouverais et j'ai trouvé ; j'aurai désormais à mes côtés un être que je pourrai entourer d'amour. Vois-tu... La véritable joie en ce monde est d'être aimé, et le meilleur moyen d'arriver à ce but est d'aimer beaucoup soi-même... Une femme alors comprend vite que son âme

peut devenir le miroir de la nôtre. D'ailleurs tout l'attache à son mari: l'avenir des enfants, les mêmes espérances... les mêmes soucis... Ah! si tu savais!...

LE DOCTEUR.

Tant mieux pour toi, si tu as pu saisir au vol cet oiseau qui s'enfuit à tire d'ailes et qu'on appelle le bonheur!

JEAN.

Oui, je suis sûr de mon bonheur!... Nous serons deux pour parcourir la longue route de la vie. Nous marcherons confiants l'un dans l'autre, — nous vieillirons entourés d'enfants qui seront de moi, ça, je te l'affirme!

LE DOCTEUR.

Amen.

SCENE V

LES MÊMES, MADAME NORMANT, *entrant.*

MADAME NORMANT.

Ce n'est que moi, mes enfants! j'ai laissé Simone sur le bon chemin et je suis revenue sans me presser par le potager. — Mais où donc est monsieur le curé?

LE DOCTEUR.

Il est là, madame. Il est au Paradis!

3

MADAME NORMANT, à mi-voix.

Il dort comme un enfant. Quel brave homme!

Silence. — Un domestique entre, apporte une lampe.

JEAN.

Comment... la nuit tombe déjà... Mais quelle heure est-il donc?

LE DOCTEUR.

Près de six heures, mon cher.

JEAN.

Six heures! (silence.) Mais il est horriblement tard... nous avons parlé, parlé, le temps passait! Il n'était pas plus de cinq heures lorsque vous êtes partie, il me semble?

MADAME NORMANT.

Oui... à peu près cinq heures.

Silence.

JEAN.

Ne trouvez-vous pas que Simone devrait bientôt rentrer?

MADAME NORMANT.

Oh! elle ne peut tarder maintenant... puisque j'ai fait un assez long détour pour que vous puissiez offrir ces roses à votre femme.

LE DOCTEUR.

Mais regardez-le. Il a déjà peur pour son chaperon rouge! A-t-on idée de cela! (Il écarte les rideaux.) Rassure-toi... Il est impossible que ta femme puisse se perdre par un si beau soir d'automne... Tout est tranquille au loin... Une paix profonde enveloppe les êtres et les choses... On n'entend rien... Non... mais viens voir comme la nature est calme! (Jean s'avance jusqu'à la fenêtre. Le docteur revient de deux pas en arrière et s'adresse à la

belle-mère à mi-voix.) « Voulez-vous que j'aille à sa rencontre ? »

JEAN, sursaute.

Vous dites ?

LE DOCTEUR et MADAME NORMANT, ensemble.

Nous ?... rien !...

Ils se regardent tous.

JEAN.

Ah ! pardon, je croyais que vous aviez parlé.

Un silence.

LE DOCTEUR, pour détourner l'attention.

Et moi qui n'y pensais plus ! C'est bien ce soir que nous mangeons les perdreaux ?

MADAME NORMANT, qui était allée à la fenêtre.

Oui... ce soir ? (Elle revient.) Oui, c'est ça ce soir !...

Silence. Le bréviaire tombe, tous sursautent et ensemble.

Oh !

Le curé fait un mouvement et reprend son sommeil.

MADAME NORMANT, souriant péniblement.

Ah !... c'était le bréviaire !

LE DOCTEUR.

Sapré curé, va, il n'en fait jamais d'autres!

JEAN, lui saisissant le bras et les regardant tour à tour.

Au fond !... Vous avez peur ?

LE DOCTEUR.

Peur ? de quoi ?

JEAN.

Ecoutez !

Silence, tous écoutent.

MADAME NORMANT.

Je n'entends rien.

LE DOCTEUR.

Il est fou!

JEAN, avec insistance.

Si, si, je suis sûr que quelqu'un a parlé.

LE DOCTEUR.

Voyons, ce n'est pas sérieux?

Brusquement il écoute aussi avec une attention soutenue et inquiète, pendant que Jean ouvre la fenêtre et se penche au dehors. Une rumeur monte légère, Jean brusquement quitte la fenêtre et, sans un mot sort.

LE CURÉ et LE DOCTEUR se précipitent... la rumeur monte de plus en plus.

Mon Dieu!

Le docteur sort avec la lampe suivi de madame Normant. — Obscurité, sauf la lune qui éclaire bien la pièce et le curé endormi.

Au bruit de la porte claquant, le curé se réveille lentement. Pendant qu'il reprend ses esprits il entend distinctement des paroles entrecoupées.

LE CURÉ, seul.

Qu'y a-t-il donc ?

UNE VOIX, de la coulisse sous la fenêtre.

Oh ! oh ! c'est affreux... La pauvre jeune dame... c'est moi qui l'ai trouvée au coin du bois... couverte de sang.

UNE AUTRE VOIX.

Eh bien, que dit le docteur ?

UNE AUTRE VOIX.

Le docteur dit qu'elle en reviendra, pauvre dame, il dit aussi comme ça qu'elle a été violée ?...

LE CURÉ, se dresse effaré.

Grand Dieu !

Le rideau tombe.

ACTE DEUXIÈME

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

LE CURÉ, LE DOCTEUR.

Le docteur seul devant une table, rédige une ordonnance.

LE CURÉ, entrant.

Qu'y a-t-il, docteur ? Pourquoi a-t-on besoin de moi ici ?

LE DOCTEUR.

C'est sans doute madame Normant qui vous a fait appeler. Elle comprend donc la gravité du cas. Cela m'évitera de préciser davantage.

LE CURÉ.

La gravité du cas ?

LE DOCTEUR.

Eh bien oui !... L'enfant est très malade.

LE CURÉ.

Pas possible ? Mais ! comment se fait-il ? Avant-hier encore sa mère m'a conduit près du berceau. Le petit dormait d'un sommeil si paisible !

LE DOCTEUR.

Une maladie d'enfant, sait-on jamais comment cela se déclare... Un courant d'air, une chambre un peu froide. Et le croup vient s'installer dans la maison. Un bébé de trois mois que voulez-vous

qu'on fasse? Ça ne se plaint pas; et lorsque le médecin finit par découvrir la source du mal, il est souvent trop tard pour que les remèdes les plus énergiques deviennent efficaces.

LE CURÉ

De sorte que le petit ange pourrait reprendre son vol?

LE DOCTEUR.

Oh! lui n'est pas à plaindre. Après tous les exemples de misère, de chagrins de toute nature que j'ai sans cesse sous les yeux, je me demande parfois, avec une certaine angoisse, si je ne fais pas une mauvaise besogne en empêchant de mourir ceux qui pourraient quitter ce bas monde avant d'en avoir connu les multiples souffrances!

LE CURÉ.

Heureusement que vous ne mettez pas vos théories en pratique.

LE DOCTEUR.

Evidemment!... mais enfin... Entre nous, monsieur le curé... ne croyez-vous pas qu'il eût été préférable que cet enfant ne fût jamais né, puisqu'il est la cause, innocente, mais enfin la cause des malheurs qui se sont abattus depuis un an sur la maison.

LE CURÉ.

C'est vrai... Les voies du Seigneur sont souvent si mystérieuses!

La porte s'ouvre. — Entrée de madame Normant.

SCÈNE II

Les Mêmes, MADAME NORMANT.

MADAME NORMANT.

Docteur... docteur... Ma fille vous demande. Il me semble que l'enfant va plus mal...

LE DOCTEUR.

J'y vais, madame.

Le docteur sort.

MADAME NORMANT, au curé.

Oh! monsieur le curé... quelle épreuve nouvelle... Ma tête s'égare. (Elle lui prend les mains.) Au

moment où ma fille et moi nous rattachions nos espérances à la vie de cet enfant... faudra-t-il que le petit être nous abandonne ?

LE CURÉ, lui prenant les mains.

Pauvres chères dames ! Mais rien n'est encore perdu que je sache. Il faut toujours espérer.

MADAME NORMANT.

Monsieur le curé, je ne me révolte pas parce que je suis bonne chrétienne, mais je commence à excuser ceux qui doutent de la Providence.

LE CURÉ.

Seigneur Jésus ! que dites-vous là ?

MADAME NORMANT.

Je dis que cette maison devait être la maison heureuse, et que pourtant les plus grands malheurs se sont abattus sur elle sans relâche.

Vous étiez ici, monsieur le curé, le jour où tout a sombré de nouveau dans ma misérable existence. Pourtant, qu'avais-je fait? je vous le demande. Nous vivions paisiblement; heureux d'un bonheur que vous disiez mérité. Simone était mariée à un homme qui paraissait plus que tout autre devoir être la joie de sa vie. Un soir, elle est partie, accompagnée de vos propres vœux... et pour nous revenir... Ah! mon Dieu!.. Ensuite son mari a déserté notre foyer, la rendant cruellement responsable d'un crime dont elle n'a même pas eu conscience, et, maintenant, au moment où elle renaissait à l'espoir, reportant sur son enfant la tendresse qu'elle avait pour le disparu, voici que le ciel veut aussi nous prendre le cher petit!.. Monsieur le curé, est-ce donc la part réservée aux âmes justes?

Elle sanglote.

LE CURÉ.

Madame, calmez-vous ! il ne faut pas douter de la Providence au moment où vous devez lui faire un dernier appel.

SCENE III

LE CURÉ, MADAME NORMANT, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, *entrant.*

Des larmes! Madame!.. Oh! il ne faut pas de cela. Votre fille a besoin de toutes ses forces. Elle est courageuse, elle, et si vous lui apportez toujours un visage désolé, vous rendez ma tâche plus difficile encore. Vous devez, entendez-vous bien, vous devez la réconforter par votre attitude. Il faut avoir un peu d'empire sur soi-même...

Elle essuie ses yeux.

MADAME NORMANT.

Mais alors dites-moi... comment va-t-il ?

LE DOCTEUR.

Ni mieux, ni plus mal. Il n'y a aucun changement. Les femmes s'inquiètent toujours outre mesure. Allons, chère madame, allez bien vite aider votre fille qui ne peut cependant suffire à tout.

Sortie de madame Normant.

SCÈNE IV

LE DOCTEUR, LE CURÉ.

Le docteur se promène de long en large d'un air sombre.

LE CURÉ.

Eh bien... La vérité?

LE DOCTEUR.

Il va mal... très mal!

LE CURÉ.

Alors plus d'espoir?

LE DOCTEUR.

Si, peut-être... En tout cas, j'ai fait l'impossi-

ble. Je viens d'essayer un dernier remède. Il peut réussir : toutefois je ne pourrai me prononcer avant une heure. En attendant, la mère fait peine à voir, son désespoir est effrayant.

Un silence. Le docteur tire sa montre, la regarde, va jusqu'à la fenêtre, écarte les rideaux.

LE CURÉ.

Vous attendez donc quelqu'un ?

LE DOCTEUR.

Oui... J'ai pris sur moi de télégraphier hier au mari. Je lui ai appris ce qui se passait. Je l'ai supplié de revenir.

LE CURÉ.

Vous avez bien fait, monsieur. Mais croyez-vous qu'il viendra ?

LE DOCTEUR.

Qui sait ? C'est un homme si extraordinaire...

LE CURÉ.

En effet; je n'ai jamais pu comprendre pourquoi il était parti si brusquement l'été dernier... Le jour où j'ai appris la chose, je ne voulais pas y ajouter foi... Quand je pense que, la veille encore, il paraissait aimer sa pauvre femme comme au premier temps de son mariage... En vérité, il est bien coupable et c'est incompréhensible...

LE DOCTEUR.

Pas si incompréhensible que vous le supposez, monsieur le curé. Je ne suis pas pasteur des âmes, par conséquent je ne devrais pas être aussi perspicace que vous. Cependant j'avais remarqué, bien longtemps avant sa fuite, le changement qui se produisait insensiblement dans le cœur de l'ami que je n'ai pas cessé d'aimer.

Geste du curé.

LE CURÉ.

D'aimer !

LE DOCTEUR.

Mais oui... d'aimer. Jean est plus à plaindre que vous ne le croyez. *(Le docteur vient s'asseoir près du curé.)* Le soir du crime... pendant que vous reposiez dans le fauteuil où vous êtes précisément ; peu d'instants avant que sa jeune femme, tout son amour, n'ait été trouvée évanouie, blessée, au coin d'un bois après avoir été prise par une brute inconnue, il me disait, l'infortuné, quelle certitude il avait dans son bonheur à venir, quelle serait sa joie désormais de travailler pour des enfants sûrement bien à lui ; et voilà que le doute s'est installé à son foyer. La jeune femme s'est trouvée enceinte... Il me demandait toujours si je pouvais lui jurer sur l'honneur que l'enfant serait le sien. En me

questionnant ainsi il savait aussi bien que moi, et que n'importe quel homme, hélas !.. que dans toute conception il y a du mystère...

LE CURÉ.

Est-il possible ?

LE DOCTEUR.

Que voulez-vous, monsieur le curé ! Le doute est le plus grand ennemi de l'amour. C'est la lézarde qui fait tomber le mur le plus solide. Il ne faut pas douter, sous peine de voir la passion à laquelle on tient le plus diminuer de jour en jour et s'éteindre finalement comme le feu qu'on étouffe sous la cendre...

LE CURÉ.

C'était donc la vraie cause de son départ ?

LE DOCTEUR.

Il n'y en a pas eu d'autres... J'ai vu peu à

peu l'incertitude grandir et l'amour diminuer. Mon Dieu!.. Jamais il n'a été violent envers sa femme. Pouvait-il d'ailleurs lui reprocher une faute qu'elle n'avait pas commise et dont elle était la première victime? Cependant, malgré lui, au fond de son cœur, il lui conservait une terrible rancune de porter en elle un fruit incertain.

LE CURÉ.

Mais après l'attentat il me semble qu'il ne quittait pas son chevet. il l'a soignée avec une telle sollicitude!

LE DOCTEUR.

C'est qu'alors il ne savait pas tout. Mais le jour où il ne lui fut plus permis d'ignorer que sa femme serait bientôt mère. il changea d'attitude à son égard. Lui, si joyeux, si communicatif. devint triste et silencieux. Cependant il

me disait encore à moi, son vieil ami, bien des choses qu'il n'aurait confiées à personne. Je me souviens d'un certain soir entre autres, où j'ai compris combien il devait souffrir. Il me parlait presque avec animation lorsqu'elle entra, la démarche hésitante... Alors il se tut, son regard s'assombrit comme voilé par un nuage ; puis il me prit la main, la serra à la briser, tandis que ses yeux où se devinait une inexprimable angoisse cherchaient à pénétrer le secret de cette taille déformée.

LE CURÉ.

Grand Dieu! La jeune femme a-t-elle jamais deviné les terribles soupçons que son mari faisait peser sur elle?

LE DOCTEUR.

Je crois que oui, — autant que je peux en

juger du moins par la lettre qu'il m'a écrite quelques jours après son départ. Il aurait, dans un moment de jalousie exaspérée, crié son doute à sa femme tremblante. Puis il s'est enfui, incapable de se maîtriser plus longtemps et brisant ainsi deux existences. (Légèrement.)... Mais je m'attarde près de vous, monsieur le curé, il faut que je retourne où mon devoir m'appelle et Dieu veuille que je n'aie pas tout à l'heure à vous céder la place...

LE CURÉ.

Que le ciel vous entende!

Sortie du docteur. Un instant de silence.

SCÈNE V

JEAN, LE CURÉ.

La porte du fond s'ouvre lentement. — Le mari entre.

LE CURÉ.

Vous... Ah!.. c'est bien!

JEAN.

Bonjour, monsieur le curé. Le docteur m'a télégraphié hier pour me dire que l'enfant de Simone était au plus mal:.. Est-ce vrai?.. Comment va-t-il aujourd'hui?..

LE CURÉ.

Très mal !.. vous le voyez, je suis ici, appelé pour le secours suprême qu'on peut réclamer de moi d'un instant à l'autre.

JEAN.

Où est le docteur?

LE CURÉ.

Il est là-haut.

JEAN.

J'aurais bien voulu le voir... Et ma femme ?

LE CURÉ.

Elle est avec sa mère auprès du berceau de l'enfant qui agonise.

JEAN.

Ah! (Un silence.) Vraiment... n'y a-t-il plus aucune chance de le sauver?

LE CURÉ.

Il faudrait un miracle !

JEAN, *après un long silence embarrassé.*

... Monsieur le curé, un mot... cet enfant ?.. cet enfant était donc délicat ?

LE CURÉ.

Lui ?.. bien au contraire !.. un bébé magnifique !

JEAN.

Ah !.. et... à qui ressemblait-il ?

LE CURÉ.

A qui il ressemble ?.. mais à tous les petits enfants de trois mois : c'est tout rose, tout potelé, tout enveloppé de dentelles comme un petit Jésus !

JEAN, agacé.

Enfin si jeune qu'il soit un enfant ressemble en général à quelqu'un... à sa mère... ou à son père ?

LE CURÉ.

Bah ! celui-ci a déjà les beaux yeux de sa maman. Mais vous allez monter sans doute pour le voir ?..

JEAN.

Pas encore.

Il réfléchit.

LE CURÉ.

Voulez-vous au moins que j'aille prévenir ?..

JEAN.

Merci !.. c'est inutile, je reste ici.

LE CURÉ, le regarde avec étonnement et n'insiste pas.

Ah !.. (Un silence.) Pauvre homme ! (Un silence.)

Vous êtes peut-être fatigué par la longueur du voyage ?

JEAN, préoccupé.

Oh ! oui... un long voyage ! six mois !.. six longs mois que j'ai quitté cette triste maison !

LE CURÉ.

Votre pauvre femme a été bien éprouvée, mais votre retour sera certainement pour elle une grande consolation... Ne tardez pas, mon enfant, croyez-moi ; portez-lui le secours de votre présence.

JEAN.

Non ! je ne sais si je dois... si je dois dès maintenant...

LE CURÉ.

Que craignez-vous ? Laissez-moi faire : je vais monter moi-même ; celui qui a béni votre union

a été si affligé de votre départ que vous pouvez bien lui donner aujourd'hui la joie d'annoncer votre retour. D'ailleurs, je réponds du succès ; je connais trop le cœur de votre femme.

Le curé s'éloigne.

JEAN, il veut le rappeler.

Non... non... monsieur le curé...

LE CURÉ, sans s'arrêter.

Laissez-moi... Laissez-moi faire !..

Il sort.

SCÈNE VI

JEAN, puis SIMONE.

JEAN, seul.

Je ne voulais pas la revoir encore... Enfin!... Il se peut que ma vie recommence. Mais de quelle étrange façon!... Et pourquoi faut-il que ce soit d'une mort prochaine que puisse renaître pour moi un bonheur futur. Je crains de descendre dans le fond de mon âme parce que j'ai peur d'y découvrir des coins trop sombres. C'est une grande lâcheté, on devrait avoir le courage de s'interroger et de se regarder en face... Il me semble

que j'entends son pas. C'est bien le bruit de sa robe frôlant les marches... La voilà... Quelle émotion à la seule idée que dans un instant elle sera de nouveau près de moi!...

La porte s'ouvre, Simone paraît fatiguée, abattue.

SIMONE.

Vous êtes venu... Merci!...

Silence.

JEAN, suppliant.

Simone?

Simone l'interrompt d'un geste. Alors lentement en la regardant d'un air embarrassé, Jean continue.

Le docteur... par une dépêche... m'a appris l'état grave de l'enfant. J'ai pensé à votre douleur... je n'ai pas voulu vous laisser seule et me voici. Je viens à vous les bras ouverts, prêt à vous secourir... Ne me repoussez pas... je vous en supplie!

SIMONE, la regardant à peine.

L'enfant repose... J'ai quelques instants à moi et vous voyez que vous sachant ici je suis venue tout de suite.

JEAN.

Simone, comme vous avez dû souffrir!... Votre cher visage...

Elle l'interrompt de nouveau et brusquement.

SIMONE.

Que m'importe mon visage! j'ai l'âme si meurtrie, j'ai eu le cœur si déchiré, et je souffre tant aujourd'hui! Si vous saviez!... Voir ce pauvre petit être si frêle dont les mains tremblantes s'agitent pour ramener à sa gorge douloureuse l'air qui ne peut plus entrer! Nous sentir tous impuissants, ma mère, le docteur et moi... (s'exaltant.) impuissants à arracher *mon* enfant à la mort qui rôde autour de son berceau pour

le saisir jusque dans mes bras, quel effroyable supplice !

JEAN, ému.

Ma chérie ! je comprends toute l'étendue de votre peine, mais si quelque chose peut la rendre moins cruelle en ce moment fatal que ce soit la pensée bienfaisante de l'immense tendresse dont je vous entourerai désormais, je vous le jure !

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME NORMANT, puis LE CURÉ.

MADAME NORMANT, allant vers Simone.

Simone, Simone, il est réveillé!

SIMONE.

Bien, maman, j'y vais... Tu viens aussi?

LE CURÉ, qui entre sur ces mots.

Non, non, le docteur ne veut plus de nous. Il réclame madame, mais il trouve que toute autre

personne que la mère est de trop dans la chambre du petit malade.

Sortie de Simone.

JEAN, à madame Normant.

Me pardonnez-vous?

MADAME NORMANT.

Ce n'est pas à moi qu'il faut demander le pardon. Mon seul rôle est de m'effacer.

JEAN.

Mais si j'obtiens la grâce?

MADAME NORMANT.

Alors j'oublierai... C'est de grand cœur que j'oublierai, Jean!

JEAN.

Merci, madame, alors je suis sûr de vous faire oublier!

LE CURÉ, qui a paru ne pas entendre.

C'est tout de même bon signe que l'enfant ait si bien dormi...

JEAN, brusquement.

Ah! il y a donc du nouveau?

MADAME NORMANT.

Oh! pas grand'chose, hélas!

LE CURÉ.

Pardon, madame! Le docteur m'a dit qu'il sera définitivement fixé après la crise qui suivra le réveil. L'instant est donc décisif. Oh! je me souviens de ses paroles.

A ce moment, on entend la voix de la jeune femme qui appelle sa mère.

Maman, maman, viens vite!

JEAN, avec ardeur.

On vous appelle, madame!

MADAME NORMANT.

Oh! mon Dieu! (Jean veut la suivre.) Non, ne me suivez pas. Que se passe-t-il? je vous dirai s'il faut venir tout à l'heure.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins MADAME NORMANT.

LE CURÉ, écoute près de la porte.

L'instant est grave.

JEAN.

Plus grave que vous ne le supposez ! (A mi-voix.) C'est ma vie, toute ma vie qui se joue!

Un silence.

LE CURÉ, brusquement.

On a parlé!

JEAN.

Est-ce vous qu'on appelle ?

LE CURÉ.

Non !... heureusement !

JEAN, écoute à son tour, puis avec un triomphe à peine dissimulé dans la voix.

Il me semble qu'on nous appelle, monsieur le curé ! Oui, on nous appelle !

On entend alors des cris de : Jean, Monsieur le curé, et au moment où ils arrivent à la porte, celle-ci s'ouvre brusquement et Simone entre transfigurée en criant :

Sauvé, il est sauvé !

JEAN, revient sur le devant de la scène.

Il est sauvé !...

SCÈNE IX

LE CURÉ, SIMONE, JEAN.

LE CURÉ, s'approche de Simone, lui prend les mains, et, pendant qu'il parle, elle ne quitte pas des yeux son mari qui réfléchit d'un air sombre.

Ah ! ma bien chère dame !... Vous voyez, le miracle désiré s'est enfin produit ! Je disais bien qu'il ne faut jamais désespérer de la Providence ! Vous allez être tous parfaitement heureux en formant la plus sainte des Trinités : la mère, l'enfant... et... et... (Il suit les regards de Simone et

se tait. — Un court silence.) Mais... je vous laisse madame... je crois qu'il vaut mieux vous laisser seule... Que Dieu soit avec eux !

Il sort.

SCÈNE X

LES MÊMES, moins LE CURÉ.

SIMONE, marche droit vers Jean et lui mettant la main sur l'épaule.

Jean, qu'est-ce que tu as ?

JEAN, sortant d'une profonde rêverie.

Moi ? rien !

SIMONE.

Ecoute ! je ne puis comprendre ton attitude : tu es revenu près de moi à l'heure même où de nouveaux malheurs semblaient s'abattre sur le

foyer que tu avais déserté. Au moment le plus grave, tu m'as apporté la promesse de ton appui : tes paroles me sont allées droit au cœur. Je ne t'ai pas rappelé inutilement le passé toujours incompréhensible. Je suis sans rancune et je me serais jetée sans plus tarder dans les bras que tu me tendais, si la mort imminente ne m'avait alors frappée de terreur. Maintenant que le danger s'est miraculeusement écarté, pourquoi restes-tu comme un étranger, silencieux devant moi, indifférent à la joie de tous ?

JEAN, à mi-voix.

C'en est fait de mon bonheur !

SIMONE.

Que dis-tu ? C'en est fait de ton bonheur ?...

JEAN, à peine parlé.

Non ! Je n'ai rien dit !...

SIMONE, *très violente, indignée.*

Ah ! Je comprends maintenant !... Tu n'es venu ici que parce que tu prévoyais la mort de l'enfant...

JEAN, *vivement.*

Simone, tu es folle !... je t'assure que...

SIMONE.

Non... tu ne me tromperas pas ! Je sais lire dans ton âme. Lorsque tu me parlais du bonheur futur, de la tendresse que tu me promettais pour la vie... tout dépendait d'un berceau vide !... Au lieu du mari que j'avais perdu, de l'homme que j'ai si tendrement aimé, je ne retrouve plus que l'être égoïste des derniers jours de notre commune existence !

JEAN.

Mais encore une fois je t'assure...

SIMONE.

Non! quoi que tu puisses dire, j'ai retrouvé ton regard soupçonneux! tu as le visage mauvais des jours néfastes et l'outrage m'atteint comme lorsque tu m'as quittée!... Crois-tu donc que je n'ai pas deviné ta pensée monstrueuse lorsque je suis venue tout à l'heure pour annoncer l'heureuse nouvelle? Tu es resté sombre, concentré, hostile, — et si cette joie t'a fait peur j'ai le droit de te dire que tu rêvais autre chose!

JEAN.

Eh bien oui! je rêvais autre chose!... puisque cet enfant m'a séparé pour toujours de tout ce que j'aimais, puisqu'il était l'obstacle : qui empêchait notre bonheur lorsque j'ai cru qu'il pouvait disparaître...

SINONE, l'interrompant, et avec éclat.

Tu as souhaité la mort de ton enfant...

JEAN, s'avance vers elle et, les yeux dans les yeux, sauvagement.

Mon enfant?... Qu'en sais-tu?

SIMONE.

Mais toi-même? Que sais-tu?... Ah! l'horrible chose... Tu m'as fait un crime d'avoir été jetée mourante au coin d'un bois... Est-ce à la victime qu'il faut en vouloir?... Et sur un soupçon dont rien ne peut te prouver l'exactitude, tu t'es cruellement retiré de moi? Songes-tu à ce qu'a été ma vie depuis cette affreuse soirée?... Que de fois j'ai désiré en finir... ne plus penser!... Si je ne suis pas morte... si j'ai tout supporté depuis ton injurieux abandon... c'est... c'est que... je t'aimais...

JEAN, avec émotion.

Simone!

SIMONE, sans regarder son mari continue d'une voix entrecoupée.

Oui! malgré moi! malgré toi! et sans me l'avouer... je t'attendais!... je me disais : Il me connaît pourtant : il sait que je n'ai jamais aimé, que je n'ai jamais regardé que lui... que je n'ai jamais pensé qu'à lui! rien qu'à lui! et, tout bas, bien des soirs, en berçant l'enfant sur mes genoux, j'ai murmuré ton nom!... je lui parlais de toi... voulant, avant toute chose, qu'il apprenne à t'aimer... (Puis se redressant brusquement et changeant de ton, la voix âpre et les yeux durs.) Car j'avais la naïveté de croire que malgré tout tu m'aimais! encore!

JEAN, désespéré.

Mais oui, je t'aime... je t'aime trop!... c'est

bien pour cela que je souffre. J'avais trouvé en toi le bonheur rêvé... ton âme était mille fois meilleure que toutes celles que j'ai pensé connaître et surtout meilleure que la mienne si misérable et si pleine d'erreurs ! Nous devions faire à nous deux un couple unique... Ton enfant... Notre enfant... Que d'espérances je fondais sur l'être que je voyais déjà égayant notre jeunesse et plus tard nous consolant de nos cheveux blancs !... mais il est né après tant de circonstances affreuses que sa présence rendra notre bonheur à jamais impossible... Tu vois... je souffre... je souffre... je voudrais chasser l'image qui s'impose... le souvenir de mon bel amour souillé ! Peut-être y serais-je parvenu un jour... mais il vivra désormais entre nous.

SIMONE.

Alors, que veux-tu faire ?

JEAN.

Simone! partons!... allons où tu voudras, très loin!

SIMONE, *indignée.*

Tu me demandes d'abandonner mon enfant?... (*s'animant.*) Songe que je suis sa mère, toute sa tendresse et tout son bien?

JEAN.

Ta mère veillera sur lui.

SIMONE.

Les grand'mères sont dévouées mais les mères seules guérissent : d'autres ont pu le soigner, mais seule je l'ai sauvé!

JEAN.

Enfin je te supplie de te séparer de l'être de

doute qui n'est peut-être pas de notre sang confondu.

SIMONE.

C'est mon fils!...

JEAN.

Je t'ai appris l'amour...

SIMONE.

Je lui ai donné la vie...

JEAN.

Souviens-toi du passé!...

SIMONE.

Je songe à l'avenir!...

JEAN.

Rappelle-toi mes bras autour de ton cou... mes baisers doux et profonds ; les mots que je murmurais à ton oreille...

SIMONE.

D'autres bras se tendent vers moi, avec des caresses frêles!... d'autres mots ineffables bientôt chanteront sur une bouche rose, je veux m'entendre appeler : maman! et si loin... si loin que tu m'entraînes, crois-moi, je l'entendrais pleurer!... Sa faiblesse serait plus puissante que ta force : Femmes, nous sommes à ceux qui ont besoin de nous!...

JEAN.

Mais moi? moi!... tu m'oublies!...

SIMONE.

Tu as pu me quitter!...

JEAN.

Je te suis revenu... Simone, tu m'es nécessaire!

SIMONE.

A lui, je suis indispensable! — Sans moi, tu as vécu; — sans moi... il serait mort!

JEAN.

Oh! qui m'inspirera les paroles qu'il faudrait pour te toucher enfin... Rappelle-toi notre grand lit où j'admirais ta tête rieuse et charmante, si joliment encadrée par tes longs cheveux d'or flottants; tes abandons, ta grâce exquise, et les heures que nous avons vécu, si délicieuses qu'elles semblaient s'envoler comme des minutes brèves!

SIMONE.

Je pense à un berceau où dort un petit enfant... je pense à des nuits sans sommeil où je l'ai bercé sur mon cœur...

JEAN.

Songe que tu regretteras les moments perdus!... Il y en a si peu de vraiment enchantés sur la terre!... Simone! — j'ai tout dit pour te rendre les élans d'autrefois. — Faut-il donc que je parte seul?...

SIMONE.

Qui t'empêche de vivre avec nous? Nous t'aimerons tant qu'un jour peut-être tu nous aimeras tous les deux...

JEAN, *se dégageant.*

Tous les deux!... (*Il réfléchit un instant douloureusement, puis avec un grand cri.*) Je ne peux pas!... je ne peux pas!... Je le verrais grandir entre nous, étranger parmi sa famille!... volant un peu de ta tendresse aux enfants que nous pourrions avoir!... Il grandirait, si différent de moi peut-

être?... et, plus il grandirait, plus je chercherais à découvrir dans ses traits une ressemblance incertaine...

SIMONE.

Tais-toi!!

JEAN, avec violence.

D'où vient-il?... Quels seront ses instincts?... Prends garde à l'atavisme... fils d'assassin peut-être!

SIMONE, l'interrompant, avec éclat.

Jean!... je suis sa mère!...

Un silence.

JEAN, presque à voix basse.

Pardon... ma tête s'égare! (s'animant à chaque mot.) Je suis jaloux!... jaloux! du monstre disparu, introuvable, impuni... Jaloux même de l'enfant!

(Très violent.) de cet enfant qui déjà m'a volé ton cœur comme l'autre m'a volé ton corps !

SIMONE, suppliante.

Jean ! Jean ! assez...

JEAN, continuant.

Oui, volé ! volé ! ils m'ont tout volé ! car tu n'es plus mienne !... car je ne te reconnais plus...

SIMONE.

Je suis celle qui a souffert !

JEAN.

Je suis celui qui a douté ! (Jean la regarde avec une tristesse infinie et à part, tout bas répète en hochant la tête.) Je ne peux pas !... je ne peux pas ! (Il s'avance tout à coup vers Simone immobile, et, très simple, avec angoisse, amour, désespoir.) Simone, il faut choisir !... Choisis entre moi et l'enfant.

SIMONE, écoute un instant, à demi tournée vers la porte.

J'entends qu'il se réveille !

JEAN.

Simone !... où vas-tu ?

SIMONE.

Je vais voir mon fils...

Jean désespéré, se dirige alors vers la porte du fond.

SIMONE, se retourne et d'une voix brisée.

Adieu, Jean !

Le rideau tombe.

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

